

## Extrait des *Nuits de l'Androcée* (roman de SF)

Je découvris une cellule, c'est-à-dire un habitat personnel plus vaste qu'une alvéole, assez richement meublée et équipée de perfectionnements tels que nutritionneur personnel, alambic, sentorisateur et même compensateur gravitique. Dès mon entrée, l'androïde improprement appelé *médicrobot* – car son usage ne se limitait pas à la médecine – quitta son ouvrage de nettoyage de la cellule pour me prier d'abandonner tous mes vêtements. En voyant Rimak ôter également les siens, je songeai avec angoisse qu'il voulait me tester immédiatement, comme un paysan de Subar IV testait un animal reproducteur ! Mais, outre que nous étions entre mâles, donc inaptes tous deux à toute forme de reproduction, mon initiation se révéla incomplète en ce qui concernait les mœurs : Rimak m'apprit tout de suite que, sur les navires de la Cour et principalement sur l'ANΔPOXEE, on changeait chaque jour de vêtements. Ils étaient aussitôt détruits et remplacés par de nouveaux, livrés à la demande par un système de recyclage dont bénéficiaient surtout les moins riches passagers ; les autres avaient les moyens de se faire confectionner des habits neufs tous les jours.

Rimak se contenta d'une combinaison unisex recyclée, ce qui ne manquait pas de surprendre puisque, selon toute évidence, il faisait partie des privilégiés de la Cour. J'appris plus tard qu'il n'était qu'un poète philosophe ayant su plaire à l'Impératrice par ses écrits ; tous les perfectionnements de sa cellule étaient donc des acquis ou des cadeaux, au lieu de marques de sa distinction – toute relative, d'ailleurs.

Au demeurant, si je n'avais pas compris dès l'entrée qu'il n'était pas noble, Rimak se serait chargé de me le faire comprendre sans tarder.

Au lieu de m'accorder un jour de repos et deux repas substantiels avec régime vitaminé, comme il aurait dû le faire, il ne commanda que deux piqûres revitalisantes – c'est-à-dire aphrodisiaques – que son médicrobot nous administra séance tenante. « *Ça y est ! je vais être malade dès le premier jour !* » pensai-je. Mais je fus soulagé lorsque, dès le début des opérations, Rimak actionna le compensateur gravitique : les jeux intimes en état d'apesanteur permettent d'atténuer les effets des drogues prises à jeun.

Entre-temps, j'avais déjà sorti de ma mallette le matériel nécessaire à une première approche : l'excitateur primaire, les baguettes tétanisantes, le tube hygiénique purificateur d'humeurs spermatiques et même un *épousant* à membrane ultra-fine et souple, que j'estimai indispensable en constatant, dès que Rimak eût ôté son sous-vêtement, qu'il ne portait pas d'étui pénien.

– Non, non ! s'écria-t-il presque, range-moi ce *préservatif* (langage bien vulgaire pour un membre de la Cour impériale !). Tu peux en porter un toi-même, si tu le désires. Mais, pour moi, fais seulement un stimulus à la baguette.

Je tentai de protester :

– L'épousant est pourtant un excellent instrument d'hygiène, Bonseigneur !

– Le médicrobot se charge de l'hygiène, éphèbe. Fais ton travail et non le sien.

– Prendras-tu la seconde baguette, Bonseigneur ?

– Non. Allons ! Fais ton office !

Il m'interdisait donc tout plaisir, lui qui avait déjà un peu éjaculé rien qu'en voyant mes préparatifs ! Je l'imaginai déjà se laissant aller à un orgasme solitaire et égoïste. J'avais vu juste : s'il se satisfait des instruments classiques, il n'en limita pas moins ce premier *échange* – je ne puis appeler cela un *rapport* – à sa propre jouissance. Le stimulus à la baguette le fit gémir au troisième coup seulement. J'allais diminuer la cadence lorsqu'il me pria, au contraire, de l'augmenter. Je n'eus même pas besoin de l'excitateur car il éjacula au bout de quelques minutes seulement. J'avais bien fait d'enfiler un épousant, faute de quoi tout mon bas-ventre eût été souillé du sperme de mon maître sans aucune compensation pour moi. D'ailleurs, je n'éprouvai moi-même aucune excitation face à ce pénis trop vite rougi, puis violacé à la fin de l'échange. Rimak était-il malade ?

Je lui poserais la question plus tard, quand nous nous serions bien accoutumés l'un à l'autre – si néanmoins la chose se révélait un jour possible, car j'étais déjà pessimiste à cet égard.

Enfin, j'épuisai presque tout mon stock d'onguent purifiant en lui nettoyant ses organes trop sensibles. Il me dit ensuite que, désormais, je n'aurais plus à le faire, le médirobot ayant l'habitude de s'en occuper. Je compris ainsi que mon maître était un adepte de l'onanisme, ce qui expliquait son hypersensibilité sexuelle quasi-maladive.

– Maintenant, annonça-t-il enfin repu, je vais me reposer. Toi, tu peux aller rejoindre tes compagnons dans la Cour des Éphèbes.

Franchement écœuré, je ne me le fis pas dire deux fois !



La Cour des Éphèbes est le seul lieu convivial dans tout l'ANΔPOXEE qui appartienne en propre aux éphèbes. Nous en avons tous appris l'existence avant notre embarquement mais jamais nous n'y avons pénétré jusqu'alors.

J'y entre avec Douari, que j'ai rencontré par hasard dans le principal couloir gravitique. Par hasard car, même lorsque nous aurons appris le lieu de travail et de résidence de chaque compagnon, nous ne pourrons guère nous voir – c'est même une chose pour ainsi dire interdite : nous sommes des compagnons et non des amis. Chacun de nous a dit adieu à ses proches, pour peu qu'il ait eu une véritable famille et de vrais camarades de jeu. Il est défendu de se lier autrement que par simple confraternité de clan. Enfreindrait-on ce principe que les *codes psychiques* se chargeraient immédiatement de la punition, histoire de rappeler au contrevenant qu'un éphèbe est un être parfait, qui n'obéit qu'à sa destinée.

C'est pourquoi l'on se retrouve dans la Cour des Éphèbes par pur esprit de caste. Les anciens s'empressent de faire l'instruction des nouveaux quant aux us et coutumes à respecter – et à faire respecter autour de nous, même à nos maîtres. Nous apprenons ainsi qu'un éphèbe dispose d'un statut très particulier, qui lui accorde des droits mais, surtout, le soumet à des devoirs spécifiques. J'aurai bien souvent l'occasion d'y revenir...

Ce jour-là, pour notre première soirée dans l'ANΔPOXEE, nous sommes avant tout pressés d'échanger nos premières impressions. Ici, on peut s'exprimer librement; nul ne nous espionne, nul ne rapportera quoi que ce soit contre nous – une telle chose est même franchement impensable vis-à-vis d'un éphèbe, auquel son *code psychique* interdit la délation.

– Moi, plastronne déjà *Cryzor* (« le Vaillant »), j'ai plus de chance que vous tous : je suis accouplé à une femme. Et quelle femme ! On dirait qu'elle a toujours eu pour désir de plaire à son éphèbe, puisqu'elle a cultivé ses formes harmonieuses grâce à des exercices physiques appropriés.

– Tu es stupide ! raille *Kalliré* (« l'Évanescent »). Pourquoi une Humaine se soucierait-elle de plaire à un éphèbe, même si elle sait que tous sont Humains ? Elle songe d'abord à son plaisir et se moque du tien. Je ne te demande pas si tu l'as satisfaite...

– Et tu fais bien ! Je l'ai pénétrée quatre fois, et quatre fois elle a hurlé son plaisir !

– Garde-toi de hurler le tien, même si tu l'as ressenti, conseille *Agomori* (« le Danseur »). Ton *code psychique* te le ferait payer cher.

– Oui, ce sera difficile de l'oublier, dis-je à mon tour. Nous sommes encore trop infantilisés pour ne plus craindre de châtement. Moi-même, j'ai eu peur d'être puni, tellement j'ai haï Rimak !

Cette crainte est vaine. Pour un éphèbe, il est permis de haïr. C'est son plus grand privilège, disent les anciens et aussi les seigneurs – bons et autres. En vérité, ils y trouvent leur principal avantage : un dignitaire qui se sait haï de son éphèbe personnel en profitera pour exiger toujours plus de lui ; on opprime plus volontiers celui dont on ne peut – ou ne veut – se faire aimer. C'est une loi humaine, dont l'application, même si elle n'est pas systématique, constitue pour nous un grand danger, donc une inquiétude sempiternelle.

Ce beau discours philosophique est signé Douari.

– Parle-nous de ce Rimak, Arweli, puisque tu l'as choisi, demande Agomori.

Un ancien ricane : choisir son maître est l'un des pires pièges pour un éphèbe, quelle que soit son expérience ; on se laisse trop facilement abuser par un air avenant !

– *Avenant*, c'est mon nom, dis-je avec dignité. Rimak m'a choisi autant que je l'ai fait. En vérité, je crois impossible de dire lequel des deux a abusé l'autre.

– Mais penses-tu être heureux avec lui ? insiste l'ancien.

– Le connais-tu pour me demander cela ?

J'ai bien répliqué : l'ancien ne peut plus me répondre; si l'un de nous rapportait des ragots, vrais ou faux, sur tel ou tel dignitaire, son *code psychique* le rendrait malade pendant des jours. Au lieu de cela, nos deux questions, en s'opposant l'une à l'autre, annulent même la mauvaise intention. Nous sommes sauvés – moi surtout, car mon questionneur, en sa qualité d'ancien qui a déjà tout enduré ou presque, voulait me faire souffrir par plaisir.

Mes compagnons ont tout de même remarqué mon étui pénien – en ce lieu, nous ne portons rien d'autre – que les humeurs de mon maître ont quelque peu souillé malgré toutes mes précautions. Ils s'indignent avec moi en apprenant qu'il néglige mon hygiène, ne s'occupant que de la sienne. Encouragé par eux, je me décide à aller enregistrer une *colère de protestation*.

Autour de nous, de nombreux éphèbes s'entraînent aux caresses, aux passes et aux agaceries amoureuses. Des anciens nous appellent, curieux de juger nos talents. Tous quatre, nous nous dirigeons, sans leur répondre, vers la *chambre de colère*.

C'est une minuscule alvéole qui ne peut contenir qu'une personne à la fois. Sur un clavier, je frappe le nom de Rimak. Un écran s'illumine, faisant apparaître un texte – en gaïan, bien entendu. D'après lui, Rimak a déjà fait l'objet de nombreuses plaintes de la part des dix-neuf éphèbes – un chiffre énorme ! – qu'il a déjà connus depuis l'adolescence. Tous ont fait, certains plusieurs fois, ce que moi, le vingtième, je m'appête à faire : enregistrer une protestation, sous la forme qu'il me plaira. J'ai même le droit de prendre connaissance de celles de mes prédécesseurs : certains ont caricaturé Rimak, par des mots ou des dessins ; d'autres l'ont insulté grossièrement ; d'autres, plus nombreux, ont cité des extraits de textes légaux que Rimak aurait, paraît-il, violé impunément à plusieurs reprises – quelques-uns l'ont même accusé d'avoir utilisé des éphèbes *non-humains*.

– Quelle absurdité ! pensé-je. Comme si une telle horreur pouvait exister ! Tous les éphèbes sont humains. Sans quoi, que dirait l'Impératrice ?

C'est notre Protectrice attirée, comme on le sait déjà. Certains messages enregistrés sont des prières, des supplices à son intention. Les a-t-elle toutes lues ? Si oui, elle a sans doute bien ri des naïvetés de quelques éphèbes, qui connaissaient mal les textes légaux et la Langue Sacrée. Notre initiation ayant eu lieu à bord du ΔΡΑΧΟΝΟΣ, le meilleur éphébien de toute la Galaxie, nous serions tous capables de rédiger sans fautes cette phrase, que je frappe fermement :

« Εν ωερτυ δυ παραγραπτη 602Α, αλινεα 34 δε λα Χηαρτε δεσ Δροιτσ Επηεβιεν σ, μοι, Αρωελι δε Συβαρ Ις, αχχυσε βονσειγγευρ Ριμακ, μον μα|τρε, δυνε θυασι-ιμπ υισσανχε σεξυελλε. » (*En vertu du paragraphe 602A, alinéa 34 de la Charte des Droits Éphébiens, moi, Arweli de Subar IV, accuse Bonseigneur Rimak, mon maître actuel, d'une quasi-impuissance sexuelle.*)

Et voilà ! Si nos dignitaires veulent des intentions haineuses, ils seront contents – l'un d'entre eux en particulier...

**Lisez la suite dans *les Nuits de l'Androcée***